

Catherine Fuchs

Catherine Fuchs est née à Genève où elle vit. Elle partage aujourd'hui son temps entre l'écriture, la musique (hautbois) et l'enseignement. Elle a déjà publié trois recueils de poèmes (Éliane Vernay, Empreintes) ainsi que trois romans (Zoé, Slatkine, Campiche).

Cet ouvrage a bénéficié
d'une aide à la publication

AVEC · LE · SOUTIEN
· · · · · DE · LA
VILLE · DE · GENÈVE



« Les Mots, peut-être et autres poèmes (1990-2012) »
trois cent dix-huitième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le soixante-troisième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
de Daniela Spring et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache, Lausanne
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-319-2
Tous droits réservés
© 2013 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Catherine Fuchs

Les Mots, peut-être

et autres poèmes (1990-2012)

L'Impossible Absence

Les Heures lentes

Traversée

Les Mots, peut-être



camPoche

Pour Catherine Fuchs

TOUT poète épris de son temps, dont il scrute les pulsations, les contradictions et les brûlures, s'y implique par nécessité. C'est ainsi que le spectacle du monde qu'il (elle) considère, accoudé (e) à sa fenêtre, lui renvoie comme en miroir sa propre image si souvent diffractée.

Dans son univers familier, sa quotidienneté où se révèlent en manière de papier sensible de photographie le lit, la fenêtre, les nuages et les oiseaux dans les arbres, Catherine Fuchs appelle et épelle le monde, ralliant ces voyants qu'elle-même nomme les « déchiffreurs du ciel ». Quand la contemplation d'une nature morte sur la table s'élargit aux meubles puis à l'espace de la chambre, c'est celle-ci qui prend la rue à témoin de cette dilatation de l'espace familier. Et enregistre le tremblement du temps dès la surface des choses avant que le paysage intime ne s'estompe dans le magma urbain.

*Perdre
puisqu'il le faut
mais pourquoi si tôt
quand tout est encore là ?*

Il n'y a pas de répit dans cette confrontation si insistante. La relation d'altérité essentielle qui anime la poète ne masque en rien la réalité de la douleur de vivre. Quand l'intime rejoint l'universel, l'osmose ne sait dissimuler la « blessure inoubliable ».

*L'enfant passe
celui que tu fus
celui que tu portes
et celui que tu n'auras pas.*

L'interrogation qui traverse de part en part le don de soi et l'accueil de l'autre se résumerait-elle à l'équation à jamais en suspens : qui se dérobe ? qui dérobe ? La quête patiente de l'autre s'accompagne d'élans harmoniques qui élèvent la méditation à hauteur de chant, comme on dit d'un corps : battu jusqu'au sang. Sans doute la pratique quotidienne d'un art voisin offre-t-elle à cette musicienne la *clef* irriguant les territoires que la mémoire s'obstine à sarcler pour en exalter les résonances autant que le sens premier. Le verbe alors afflue et ordonne la gerbe couronnant la longue épreuve d'un cheminement vers une possible lumière.

*Que tous les mots s'apaisent
comme une eau
loin des vents
que tous les mots s'accordent
au seul bruissement
de ce qui ne peut se dire
et qui attend
pourtant d'être dit.*

ALEXANDRE VOISARD

L'IMPOSSIBLE ABSENCE

« L'Impossible Absence »
a paru en édition originale en 1990
aux Éditions Éliane Vernay, à Genève

La journée à peine fleurie
se retirait déjà
dans une douceur extrême,
sa longue traîne docile
effleurait nos visages incrédules.

Nous étions désemparés
muets de révolte
et d'amour insoupçonné.

Tant de grâce à s'enfuir
pensait-on
la main sur l'horizon.

Frêles
 mais insolents
discrets
 mais impatients
ces mots têtus
qui nous ressemblent
pour porter plus loin
le flambeau de l'attente.

Pour la couleur
 violente comme un midi d'été
pour l'accord
 au regard dévoilé
pour la promesse
 gravée sous la pierre
pour l'amour d'une note
 d'une jacinthe en fleur
 j'appelle d'autres matins.

L'espoir est tranchant
et souvent l'on s'y blesse
les yeux grands ouverts
au cœur de l'enfance

La joie vieillit vite
et ses ailes
sont clouées au mur
d'un palais déserté.

L'ARC

Lumineux défi
jailli de la cendre
qui cloue le ciel au sol.

ô mon impatience,
en lettres de feu
d'un horizon à l'autre...

Le feu
ou la conscience du sang
aiguissant chaque veine
l'étrange affolement
d'un cœur excessif
le corps aux aguets
tendu à se rompre
et la lumière
comme un jet de pierres.

Un nom
pour tous les autres

et c'est peu dire
que le monde
ne tient qu'à ton souffle.

Entre tous,
je choisis le moment
où j'accède à ton regard

et l'abandon comme un délice
de toute entrave
à notre reconnaissance.

Les volets sur l'été
et l'indolente rumeur
de la ville ouverte,
c'est donner une chance à l'ombre,
eau dormante de tous les hivers,
la façonner de lumière
comme ta parole
rachète le silence.

Étrange paix
abreuvée de lutte
qui baigne nos corps
quand tout est dit.

Aux confins de ma solitude
c'est toi toujours
qui dessines les contours
de ma liberté.

Tu t'es donné
comme l'eau sèche sur les pierres
comme l'ultime dessin du ciel
dans le sillage du jour.

J'ai fermé les yeux
et poursuis en silence
l'ombre fragile
comme un souvenir de lumière.

J'avais imaginé
toucher au cœur de mon attente
tenir en peu de mots
le poids des choses.
Aux jours sans visage
qui poussent à la trahison
j'opposais ton nom.

Sur la grève d'un silence
je suis tes pas.
On crie au loin
que je revienne
que je me perds.
Mais ils ne savent pas
que j'éprouve
la force du vent.

À portée de main
la mer offerte
comme un oiseau blessé.
J'ai cru à cette patience
au temps désarmé
au chemin déployé.

Je sais
je m'é gare
et cette obstination
que j'habille en victoire...

DÉSARROI

Te reconnaître
surtout
dans cette foule
où tout acère
les lames
de la solitude.

Entre mes souvenirs fumants
jetés en décharge
et le futur avide
comme un laminoir,
j'aimais cette crête fragile
où tu me faisais marcher

la grâce du présent.

Ce beau matin d'hirondelles
et de chaleur contenue
fait pour l'orgueil
et le ciel en drapeau,

j'étouffe dans la pénombre
où mes pensées s'enveniment.

DÉSERT

Quelle bienveillance ?

Je me croyais des vôtres,
tu m'as faite étrangère,
l'autre de l'autre,
infiniment.

J'ai perdu le chemin
et tu n'entends rien.
De ces rues semblables
ne monte que l'écho
flagrant et solitaire
d'une voix
qui
 toujours
reste la mienne.

Chaque aube
est un exil
puisque enfin le jour
se répand
comme une tache
sur l'insolente clarté
d'une nuit en fuite.

Sur cette plage humide
harassée par les vagues
des palmiers décharnés
grimacent dans la brume.
Une épave indifférente
se vautre dans la rouille.

Sur cette terre de naufrage
à l'impassible dérive,
ton image pourtant
saigne en moi
grenade ouverte.

Sourire
pour griffer le silence
et la pluie
qui pourrit sous la brume.

Sourire
comme on se blesse.

Égrener des heures
sur le chapelet de ton absence

éprouver le jour
comme pierre qui coule

espérer l'orage
et recueillir la nuit
telle une eau morte.

À chercher ton visage,
j'épuise celui du monde.

À la lisière du jour
s'échappent les couleurs
qui pour toujours
ont brouillé ma vue.

Là où je suis
tu n'es pas.

Quoi d'autre ?

Ce n'est rien
mais tout m'échappe
et je demeure
la proie des heures.
Toi seul
sauvais l'instant.

À qui la faute
si vos emblèmes
restent lettre morte ?
Pétris de silence et de peur,
ils protègent un secret
qu'il faudrait hurler
sur les toits

une fois pour toutes.

J'ai laissé la nuit tomber
l'ombre me gagner.
De longues flammes noires
s'arment en secret.

Je crains
de lâcher prise.

SOMMEIL

Prière tacite
des gisants désarmés,
les phrases mortes au jour
s'épanouissent sans bruit.
Second versant de l'éternité
que tu sauves de l'interminable,
tu défies toute mesure.
Tu dérobes l'évidence même
éclatante au secret.

Le temps s'enlise

Vais-je céder ?
Partir
sans plus attendre ?

Mais qui s'acharnera
si j'épouse le vent ?

Le jour tombe en cendres
tous feux éteints
voleur furtif
d'une passion trop brève.
À quoi bon tant d'orgueil ?

Ne reste qu'une étincelle
défaut de braise
pour tromper l'oubli.

Qui gardera la mémoire ?
Quel lieu reconnaîtra nos pas,
 empreintes futiles
 que nos corps gravement
 traçaient l'un contre l'autre ?
Qui, fouillant la transparence,
 portera témoignage ?

Un éclat
blessera la pâleur du jour
et forcera le silence des pierres.

Et tous ces mots
que je croyais perdus
embraseront la plaine
où jaunissait l'attente.

Pour tout héritage
une impossible absence.
Qui parle d'accepter ?

Mon espoir est sans merci.

À la fin
ce sera comme au commencement
une surprise
une solution, peut-être.
Et derrière nous
le chemin
comme si nous l'avions toujours su.